

et de sa gloire est si imposant, que tout ce qui touche à cette ville excite notre curiosité. Convenons pourtant que la période de la vie de Rome qui s'est écoulée depuis la fin de la république jusqu'à la chute de Néron est la plus importante. C'est celle où Rome, après avoir atteint à l'apogée de sa grandeur par l'achèvement de ses conquêtes, se repose à l'ombre d'une paix universelle. Ses luttes intestines sont finies ; sa constitution politique a acquis sa forme définitive par l'institution de l'Empire, pouvoir neutre qui, tout en conservant les apparences de la démocratie, inaugure le principe monarchique dans la suprême direction de l'Etat ; presque tous les peuples connus sont devenus ses sujets ou ses tributaires ; elle est le centre de la plus vaste unité politique qui existât et qui existera peut-être jamais ; à force de courage, de patience et de sagesse, elle s'est assimilée le monde ; les nationalités qui se montraient naguère rebelles à sa domination, sont fières maintenant de lui obéir ; sa civilisation police et éclaire les Barbares que ses armes ont vaincu. Quelle époque pour les sciences, les lettres, les arts, que le règne d'Auguste !

Mais ne nous livrons pas exclusivement à l'admiration. Nous jugerions mal la Rome des Césars, si nous ne la considérons que dans la force de ses armées, la sagesse de sa politique, la splendeur de ses monuments, les progrès de sa civilisation, l'immensité de son empire ; dans cette Rome si puissante, si glorieuse, si dominatrice, si lettrée, il y a une face honteuse ; regardez : les vertus antiques ont disparu ; l'orgueil, l'excès de l'opulence, le besoin de jouir ont amené la corruption, et, avec la corruption, la mollesse des mœurs, l'affaissement des caractères ; à la mâle énergie a succédé la lâcheté, au généreux dévouement un abject égoïsme, à l'amour de la liberté le culte du despotisme. On ne s'immole plus au salut de la patrie, mais on s'ouvre les veines pour la tyrannie, et quelle tyrannie ! celle d'un Tibère, d'un Caligula, d'un